LES SŒURS JEANNE & CAROLINE PRIVAT

Robert DARRIGRAND

J'ai évoqué dans le bulletin n° 44 du CEPB les enfants du pasteur Jean, Égiste Privat et de son épouse Loïs Carrive[1]. Deux filles n'ont pas été présentées car elles ne reposent ni dans le cimetière familial ni dans le cimetière protestant de Salles-Mongiscard. Elles méritent pourtant que l'on rappelle leur mémoire car elles ont eu une vie bien remplie.

Jeanne, Loïs, Caroline PRIVAT

est née à Lasalle (Gard) le 15 novembre 1865. Nous ne connaissons rien de ses premières années. Lorsque son père occupe le poste pastoral de Cozes (Charente-Maritime) il l'envoie étudier à Bordeaux où elle obtient le brevet supérieur en 1885. Trois ans plus tard, elle est nommée institutrice adjointe à Bègles (Gironde) où elle reste deux ans avant de rejoindre l'école annexe de l'École normale de filles de Caudéran. Malgré une santé défaillante, Jeanne fait preuve de beaucoup de zèle. Le rapport rédigé par le recteur est des plus succincts. Il tient en quatre mots : « bonne volonté, médiocre santé ». Ceux de la directrice de l'école et de l'inspecteur d'académie sont tous élogieux. La première écrit : « Mademoiselle Privat a été chargée de la direction de la classe enfantine et elle s'acquitte de ses fonctions avec l'intelligence, le soin et le sérieux qu'elle apportait précédemment à la direction du cours supérieur. Elle entoure ses petits élèves de la plus tendre affection et sait en même temps les discipliner et obtenir d'eux les efforts qui sont à leur portée. Elle s'intéresse à chacun d'eux individuellement, s'applique à connaître leur tendance particulière, est soucieuse de leur développement et cherche toujours à améliorer ses procédés et à se tenir au courant de ce qui se publie sur l'enfance, de ce qui se fait ailleurs. Les enfants l'aiment beaucoup et lui obéissent avec joie. Entre ses mains notre classe enfantine est devenue vraiment l'école modèle pour celles de nos élèves qui auront à enseigner dans les écoles maternelles »[2].

Plusieurs arrêts pour maladie confirment que la santé de Jeanne est chancelante. Lorsque, en 1901, elle sollicite le poste de directrice de l'école, sa demande est repoussée par l'inspecteur d'académie car « sa santé la trahit souvent ».

A partir de ce moment-là, si les rapports de la directrice restent flatteurs, ceux du recteur se font critiques. « M^elle^ Privat a du zèle et de la conscience, mais c'est un caractère souvent difficile et un esprit étroit »[3]. Il serait intéressant de vérifier si cela coïncide avec l'arrivée dans l'académie d'un nouveau recteur. Plus sûrement, ce sont les activités syndicales et parascolaires de Jeanne qui n'ont pas l'heur de plaire au représentant de l'État. L'inspecteur d'académie nous livre l'explication. Il termine ainsi son rapport : « M^elle^ Privat s'occupe de beaucoup de choses

[1] A la lecture de cet article, Madame Marianne Miguet-Privat, arrière petite-fille du pasteur Jean Egiste Privat, a pris contact avec moi pour me faire part de quelques remarques. Elle m'a communiqué plusieurs photos de famille dont celles qui illustrent ce texte. Je l'en remercie vivement.

[2] Archives départementales de la Gironde, T 224, V^t^ 111. Rapport du 28 février 1901.

[3] 5 avril 1903.

étrangères à ses fonctions propres : élections au conseil départemental, ligue des droits de l'homme, querelle des adjoints et des directeurs à propos des études surveillées etc… Ce sont sans doute toutes ces occupations qui l'empêchent de donner tous ses soins à la classe enfantine. J'espère qu'à une autre visite j'aurai lieu d'être satisfait »[1]. Un peu plus tard, il souligne le manque de pondération et de sagacité de l'institutrice. Il ajoute : « ne comprend pas toujours la réserve que lui imposent ses fonctions à l'Éducation nationale »[2].

Les années passant, le recteur enregistre une amélioration et note que « Melle Privat s'est assagie. Elle a un esprit et un cœur généreux, avec quelques bizarreries »[3]. Par contre l'inspecteur d'académie ne varie pas dans ses appréciations, même s'il note un léger changement. « Melle Privat s'agite moins qu'autrefois. Elle est moins agressive, au moins en apparence. Je ne crois pourtant pas qu'elle ait la sympathie ou même la confiance de ses collègues »[4].

Son dossier se clôt en 1924, après plusieurs arrêts pour maladie.

Jeanne prend sa retraite dans sa maison de Caudéran, 25 rue Famatina, dans la banlieue de Bordeaux. Le 3 avril 1938, âgée de 73 ans, elle rédige son testament. Elle est affaiblie par une opération subie l'année précédente. Résolue à quitter la région bordelaise, elle lègue sa maison de la rue Famatina à l'un de ses neveux. A un autre, elle donne la part qu'elle a sur la métairie Candenot à Salles-Mongiscard. Elle charge sa belle-sœur Mathilde - l'épouse de son frère Joseph – de distribuer des souvenirs à ses amis bordelais. Une mention particulière est pour Ellen Ducaunnès-Duval qui appartient à une famille protestante bordelaise, les Cordier. Elle lui laisse « le cantique dont j'ai aimé à me servir », et rappelle que « les attentions filiales de ma chère Ellen m'ont été bien douces ».

Elle rejoint à Orthez sa sœur cadette Caroline, alors âgée de 63 ans. Les deux sont admises à l'asile protestant qui accueillait des vieillards. C'est l'actuelle maison de retraite Jeanne d'Albret. En réalité, ce temps de retraite va être bien rempli comme nous le verrons plus loin.

Jeanne décède à Orthez le 25 novembre 1945. Elle est enterrée au cimetière protestant de la rue Guanille. Sur la stèle est gravé un verset extrait de Romains 12. 15 : *Soyez dans la joie avec / ceux qui sont dans la joie, et / pleurez avec ceux qui pleurent.*

Marie, Suzanne, Caroline PRIVAT

naît le 26 avril 1875 à Salles-Mongiscard. C'est la dernière des neuf enfants du pasteur Jean Égiste Privat.

En 1891, elle est admise à l'École normale de Pau où elle obtient le brevet supérieur en 1894. Cette année-là, elle est classée numéro un à l'examen de sortie. L'appréciation de la directrice est très positive : « caractère doux et très ferme. Un peu timide. A de la méthode mais s'exprime difficilement. A des aptitudes spéciales pour les lettres, le dessin et l'anglais »[5]. Caroline demande alors un congé pour préparer le concours d'admission à l'école normale de Fontenay. Après deux années de préparation à Pau puis à Chartres elle est déclarée admissible mais échoue à l'oral. A l'issue d'une année de suppléance à Chartres, elle obtient son certificat d'aptitude pédagogique le 21 avril 1897.

[1] 13 novembre 1904.
[2] 27 mars 1906.
[3] Rapport de 1911.
[4] Rapport de 1912

[5] Archives départementales des Pyrénées Atlantiques, 1 T 102. Rapport d'Adèle Dollé, directrice. 19 juillet 1894.

Elle revient l'année suivante dans les Basses-Pyrénées, où elle est institutrice à l'école maternelle de Bayonne Saint-Esprit pendant trois ans. La directrice évalue son travail en ces termes : « Melle Privat est pleine de bonne volonté, mais elle n'a pas une forte santé. Malgré les conseils du docteur elle a négligé de se soigner en ne prenant pas un congé suffisamment long pour cela »[1]. A la rentrée scolaire de 1901, elle est nommée institutrice adjointe à l'école maternelle de Biarritz (quartier du gaz). La directrice n'est autre que sa sœur aînée Adèle qui en 1903, demande une suppléante car « ma sœur se trouve dans un tel état d'épuisement qu'elle se voit dans l'impossibilité de continuer son travail de classe ».

Elle reprend du service à l'École primaire supérieure (EPS) de Nérac avant d'obtenir en septembre 1908, sa mutation pour l'EPS de filles de Bayonne où elle enseigne les lettres. Sa santé se dégrade et elle est contrainte de démissionner en 1909.

Toujours active…

Caroline revient à Salles-Mongiscard puis à Bérenx où vit sa mère Loïs, dans la maison Lapadu.

Lorsque la guerre éclate, elle s'engage dans l'œuvre du « Tricot du soldat », elle mobilise les énergies dans son village natal et organise une collecte pour les poilus.

Marquée par le terrible conflit, elle rejoint en 1930 le combat des hommes et des femmes qui militent dans l'œuvre des « Chevaliers de paix ». Paul Monnier, le pasteur de l'Église libre a rassemblé autour de lui une vingtaine de paroissiens qui partagent ses vues et aspirent à la réconciliation avec l'Allemagne. Caroline figure sur toutes les listes que j'ai pu consulter entre 1930 et 1933[2].

Les chevaliers de la paix

Le réarmement de l'Allemagne entre 1930 et 1935 perturbe les relations internationales. Face à la montée de la tension entre la France et l'Allemagne, un officier français, Étienne Bach, acquiert la conviction que seule une réconciliation sincère des deux nations peut éviter un drame. Renonçant à une carrière militaire prometteuse, il crée l'œuvre des *Chevaliers du Prince de la paix,* un mouvement de jeunesses chrétiennes de toutes nationalités qui veut « jeter des ponts par dessus les abîmes de l'incompréhension générale ». Le mouvement qui est au départ d'inspiration purement religieuse, recrute au sein des Églises. Il reprend la prière attribuée à Saint François d'Assise : « Seigneur, fais de moi un instrument de paix ! Là où il y a de la haine, que je mette de l'amour !….. ». Par la suite, il s'ouvre aux non-chrétiens et devient alors le mouvement des *Chevaliers de la paix*

Les années de guerre

Nous avons vu que Caroline et Jeanne se retrouvent à l'asile protestant d'Orthez au début de la guerre. Elles vont en faire la base de leur action en faveur des enfants juifs. Il est difficile de reconstituer ce travail obscur en raison de sa nature clandestine. Pourtant, des témoignages recueillis auprès des descendants de quelques acteurs de cette époque, et surtout les récits des enfants juifs sauvés grâce à l'action de Jeanne et Caroline nous permettent d'en retracer les grandes lignes[3].

[1] Rapport du 12 janvier 1901.

[2] Caroline est admise comme membre de l'Église libre en mars 1930.

[3] Ces pièces figurent dans le dossier constitué par Yad Vashem pour attribuer la médaille des « *Justes des Nations* ». Je remercie tout le personnel du Comité pour Yad Vashem (à Paris et à Jérusalem) qui m'a communiqué le dossier de Jeanne et Caroline. Ma gratitude va aussi à Christine Yakir-Coustère qui a traduit les textes hébreux.

Je ne puis dire avec certitude comment les enfants juifs venaient de Paris jusqu'à Orthez. Un témoignage signale que Jeanne et Caroline faisaient partie d'une association protestante (était-ce la CIMADE[1] ?) qui travaillait avec une œuvre juive, vraisemblablement l'O.S.E.[2] Il est précisé que Caroline est allée chercher les enfants à Paris. On peut penser qu'ils se glissaient dans les convois de petits parisiens que leurs parents envoyaient à la campagne pour échapper à la disette et aux bombardements dans la capitale. Grâce à leurs relations, surtout dans le milieu protestant, les sœurs choisissent des familles d'accueil dans les villages autour d'Orthez. Les enfants partagent la vie des paysans, participent aux travaux des champs et sont scolarisés avec la complicité de l'instituteur et du maire. Aux yeux de tous, ce sont les « parisiens ». Les deux sœurs viennent visiter régulièrement leurs protégés pour s'assurer qu'ils sont bien traités. Elles apportent aux familles d'accueil, qui sont des paysans aux revenus modestes, une petite rémunération grâce aux fonds recueillis par la communauté protestante. Ces collectes clandestines n'ont évidemment pas laissé de trace dans les registres officiels. Caroline sollicite aussi bien les membres de l'Église évangélique libre dont elle fait partie, que ceux de l 'Église réformée qu'elle fréquente à l'Asile. L'entraide n'est pas l'apanage de la famille protestante. Un autre témoignage cite le curé et sa gouvernante, le maire du village et l'instituteur qui était secrétaire de mairie. Ils font de faux papiers pour attribuer des cartes d'alimentation. On remarque qu'une des familles d 'accueil - les Lassoureille- est catholique. Nous avons conservé le nom des seules personnes qui ont reçu, bien tardivement, la médaille des Justes. Beaucoup d'autres ont sombré dans l'anonymat. Dans le « réseau Privat » nous connaissons Jeanne et Raoul Fredez (dossier 7664), Jean-Élie et Lucie Larribau (6574), Prosper et Marthe Lassoureille (8023), Émile et Félicie Treyture (7664a).

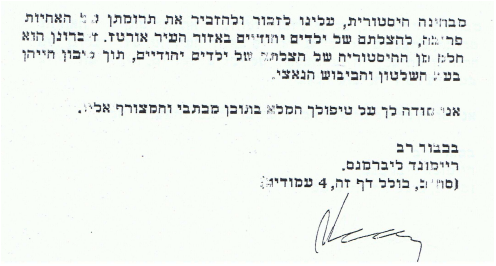
A l'issue de la guerre, Caroline rassemble les enfants et les achemine à Toulouse, rue des Martyrs. Ils sont ensuite dirigés sur la région parisienne, dans la maison de l'OPEJ (Œuvre de Protection des Enfants Juifs), à Rueil-Malmaison, en espérant retrouver leurs parents ou un membre de leur famille qui ont survécu à la Shoah.

Jeanne et Caroline ont reçu à Orthez la médaille des Justes des Nations à titre posthume en 1998 (dossier 8023). N'ayant pas de descendant direct, la médaille est conservée à la mairie, ce qui est une façon d'honorer la ville dont plusieurs citoyens ont soutenu l'action des sœurs Privat.

Voici le témoignage de Raymonde Libermans qui, avec ses frères, a été prise en charge par les sœurs Privat. Il est extrait d'une lettre adressée le 29 juillet 1998 au Dr Mordechaï Paldiel, directeur du département des Justes parmi les Nations « Yad Vashem », à Jérusalem.

[1]Le Comité Inter Mouvement Auprès Des Évacués (d'où le sigle) est créé en Alsace en 1939 par la théologienne protestante Suzanne de Dietrich. Il regroupe à l'origine les mouvements de jeunesse protestants afin de venir en aide aux Alsaciens et Lorrains évacués dans le Sud-Ouest en 1939. Il se tourne ensuite vers les victimes du régime de Vichy, essentiellement les juifs et les réfugiés politiques anti-nazis. Il est particulièrement actif au camp de Gurs. Aujourd'hui la CIMADE a une dimension nationale et œcuménique.

[2] L' Œuvre de Secours aux Enfants est une association juive d'entraide humanitaire pour les enfants juifs, travaillant dans la région parisienne. A partir de 1942, bien que clandestine, elle réussit à sauver des milliers d'enfants juifs en les plaçant sous de faux noms dans des familles d'accueil.



D'un point de vue historique, il est de notre devoir de nous souvenir et de rappeler aux autres la contribution des sœurs Privat au sauvetage d'enfants juifs aux alentours de la ville d'Orthez. Leur mémoire se joint à la mémoire de ceux qui ont sauvé des enfants juifs au péril de leur vie pendant la période de l'occupation et du pouvoir nazi.

Je vous remercie de prendre en compte le contenu de ma lettre ainsi que de la lettre jointe.

Avec mes salutations respectueuses

Raymonde Libermans

(Traduction de Christine Yakir-Coustère)

Le nom de Jeanne et Caroline est gravé sur le mur des Justes des Nations au mémorial Yad Vashem à Jérusalem et sur le mur du mémorial de la Shoah à Paris.

Yad Vashem, l'Institut commémoratif des Martyrs et des Héros de la Shoah a été créé en 1953 par une loi de la Knesset, le parlement israélien. Son nom vient d'un verset du livre d'Isaïe, chap. 56, v. 5 : « je leur donnerai dans ma maison et dans mes remparts, un monument (*Yad*) et un nom (*Vashem*) qui ne seront jamais effacés. »
L'objectif est de perpétuer la mémoire de la Shoah et d'entretenir le souvenir des actions des Justes des Nations. Après l'instruction méthodique d'un dossier, accompagnée de témoignages circonstanciés, une commission décerne le titre de Juste des Nations aux non-juifs qui ont sauvé des vies juives. Un diplôme et une médaille sont remis aux Justes ou, le plus souvent, à leurs descendants.

A l'issue de la guerre, la situation matérielle de Caroline est délicate. Elle n'a exercé que pendant 12 ans et dispose donc de peu de revenus. Sa sœur aînée Jeanne, qui recevait une retraite complète d'institutrice, décède à ce moment-là et n'est donc plus là pour l'aider. Dès que l'État institue, en 1949, une carte nationale dite « carte sociale des économiquement faibles » Caroline en bénéficie.

A la libération, nous trouvons Caroline toujours aussi engagée dans la vie de la cité. Lors des élections municipales d'octobre 1947, elle figure sur la liste d'Union républicaine et Résistante. Aucun des membres ne sera élu.

Caroline rédige son testament à l'Asile le 25 août 1954. Elle distribue ses objets mobiliers et son vestiaire à ses neveux et nièces. Les amies de l'asile occupent une bonne place : la directrice (M^elle^ Martin) et son adjointe bénévole (M^elle^ Lartigue), quelques pensionnaires proches et tout le personnel. Elle pense au bois de chauffage qui restera après sa mort. En effet, certaines pensionnaires disposaient d'un poêle dans leur chambre et conservaient une réserve personnelle de bois dans le bûcher commun.

Caroline demande à la directrice de « le réserver exclusivement pour alimenter le poêle central de la maison pendant les journées les plus froides de l'hiver ».

Les dernières lignes touchent les obsèques. Le cercueil sera en bois blanc et « aucune parole, ni à l'Asile ni au cimetière, ne sera prononcée à l'exception des prières du pasteur et des paroles de l'Écriture que j'ai rassemblées et consignées sous cette même enveloppe ». [je n'ai pas retrouvé ces lignes] Elle choisit le verset qui sera gravé sur sa tombe. « *La justice et la paix se sont entrebaisées* » (Psaume 85.11) [version Martin]

Caroline décède le 25 février 1955. Selon sa volonté c'est Marcel Aumonier, le pasteur de l'Église évangélique libre qui préside ses obsèques et prêche sur le verset choisi par Caroline : *Jésus lui dit : je suis le chemin la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi.* (Jean 14. 6) [Verset relevé sur le registre des décès de l'Église évangélique libre d'Orthez.] Auparavant le pasteur Robert, de l'Église réformée d'Orthez a présidé la levée du corps à l'Asile protestant. Caroline repose au côté de sa sœur au cimetière protestant d'Orthez.

Toute la famille Carrive-Privat est réunie sur une photo que l'on peut dater de 1885-1886 puisque le Jeune Égiste –décédé en 1887- y figure. On voit que Jeanne (n° 11) qui a commencé sa formation d'institutrice pose un livre à la main.
Au premier rang de gauche à droite : Pasteur Joseph Carrive 1806-1891 ; Adèle Carrive, deuxième fille du pasteur J. Carrive (célibataire), 1839-1914 ; Caroline P. 1875-1955 ; Loïs Carrive-Privat, fille aînée du pasteur Privat, épouse du pasteur Jean, Égiste Privat 1836-1916 ; Pasteur Jean Égiste Privat 1824-1900. Au second rang : Ernestine P. 1864-1923 ; Charles P. 1868- 1957 ; Adèle P. 1867-1961 ; Mathilde P. 1871-1888 ; Égiste P. 1870-1887 ; Joseph P. 1873-1955, Jeanne P. 1865-1945 ; Étienne P. 1861-1940.